

TÉMOIGNAGES ET PORTRAITS D'ANCIENS ÉTUDIANTS

Licence Administration
Économique et Sociale



université
de bretagne
occidentale



FACULTÉ
DE DROIT, ÉCONOMIE
GESTION & AES





Edito

Les 40 ans de la filière AES

Témoignages et portraits d'anciens étudiants recueillis par la promotion de licence d'AES de Brest et Quimper en 2012-2013

La filière Administration Économique et Sociale (AES) créée en 1973 vient de fêter ses 40 ans. A cette occasion, les étudiants de licence de la promotion 2012-2013 (à Brest et à Quimper) ont réalisé, dans le cadre de leur enseignement de sociologie, une enquête auprès des anciens diplômés. L'enjeu était de savoir quelles étaient les trajectoires scolaires et socio-professionnelles de ces anciens étudiants, ayant obtenu au minimum un deug (bac + 2) dans cette filière. Les enquêtés ont pu entrer en AES entre 1973 et 2010, et pour la grande majorité d'entre eux ont suivi leurs études dans le Finistère. Il s'agissait ainsi de connaître les raisons du choix des études d'AES, les expériences étudiantes, et le devenir à l'issue de la formation. Au total, des entretiens ont été menés avec 71 anciens étudiants de la filière et dans une approche quantitative, 281 questionnaires ont été récoltés.

On apprend dans ce livret qui sont les étudiants d'AES, d'où ils viennent, ce qu'ils retiennent de leurs apprentissages, les métiers, les secteurs où ils travaillent ensuite, et les conseils qu'ils peuvent donner à de nouveaux entrants. Les données récoltées montrent l'extrême diversité des trajectoires : les anciens étudiants sont à l'image de leur filière pluridisciplinaire, et ont des parcours pluriels. Leurs bagages et leurs parcours scolaires en arrivant en AES sont divers. Ils construisent pendant leur formation universitaire des projets professionnels variés et des compétences disciplinaires multiples, qu'ils vont ensuite mobiliser dans une très grande diversité d'emplois et de secteurs. A tous les niveaux, la pluralité domine. Cette enquête auprès des anciens d'AES montre également, après bien d'autres travaux, qu'il est souvent vain d'imaginer, mettre

en regard une filière de formation générale avec un seul type de débouchés. La formation a pour but essentiel d'apporter aux étudiants une culture générale, une polyvalence et une capacité d'adaptation, ce dont témoignent les trajectoires recueillies. Elle montre enfin que les projets professionnels se construisent au fur et à mesure, que les bifurcations, évolutions sont fréquentes, au croisement des opportunités et des contraintes qui ne sont pas toutes prévisibles et anticipables : même dans un entretien rétrospectif, où l'on raconte a posteriori sa trajectoire et où l'on a tendance à reconstituer un sens (une direction et une signification), les anciens étudiants disent que tout n'était pas écrit à l'entrée dans la formation et que les chemins se sont construits progressivement.

Ce livret montre également comment on apprend dans une filière universitaire à visée professionnalisante où le droit, la gestion, l'économie sont enseignés aux côtés des sciences sociales, des langues et de l'informatique. La formation mobilise largement la mise en œuvre d'enquêtes de terrain, de jeux d'entreprise, de stages ; elle permet d'apprendre hors des amphis et des salles de cours, sur le terrain des entreprises, des organisations, des relations sociales quotidiennes. Le savoir n'y est pas exclusivement transmis comme un savoir théorique, constitué et stabilisé une fois pour toute. Les étudiants sont eux-même producteurs de connaissances toujours nouvelles sur le monde social. Ce livret s'efforce donc de dresser un portrait honnête et objectif de la formation, en laissant une large place à la parole des personnes enquêtées.

Nous remercions les anciens étudiants d'AES d'avoir échangé sur leurs expériences, de s'être prêté au jeu de l'entretien enregistré, ou de la réponse au questionnaire. Et nous remercions les étudiants enquêteurs de s'être investis pour permettre que ce livret voit le jour.

Bonne lecture

Bénédicte Havard Duclos, Nadine Pellen, Aurélie Seznec
Mai 2015



Sommaire

Avant l'entrée en AES 7

Les années de formation en AES 11

Après la formation en AES 17

Conseils d'anciens aux futurs étudiants 29



Avant l'entrée en AES

Quel parcours scolaire avant l'entrée en filière AES ?

L'enquête par questionnaire porte non pas sur les étudiants « entrants » qui s'inscrivent en première année d'A&S, mais sur ceux qui réussissent en sortant avec au minimum un Deug, et bien plus souvent dans notre échantillon une licence, une maîtrise ou un master. Plus de la moitié des anciens étudiants d'A&S ont un bac ES (ou bac B quand ils ont achevé leurs études secondaires avant 1995). On peut noter qu'un quart a un bac technologique, STG essentiellement (ou G avant 1995), ce qui est très au dessus des autres filières universitaires. Cette proportion a eu tendance à diminuer : les cohortes entrées dans la formation (et sorties avec un diplôme) entre 1973 et 1985 étaient à 42% issues d'un bac technologique, elles ne sont plus que 26,2% dans la dernière cohorte.

TYPE DE BAC	ENTRETIENS	QUESTIONNAIRES (%)
Général	34	197 (70,1%)
Dont ES, B	27	159 (56,7%)
Technologique Dont STG, STT, G	10 9	69 (24,6%)
Professionnel Dont comptabilité	9 7	13 (4,6%)
Autres (par équivalence, VAE)		2 (0,8%)
Total	53	281 (100%)

Si la provenance des étudiants est très hétérogène, la sélection opère plutôt au détriment des étudiants venant des bac technologiques et surtout professionnels, notamment quand les matières suivies n'ont rien à voir avec celles qui seront ensuite enseignées dans la filière.

Toutefois, les étudiants qui achèvent leur formation dans de bonnes conditions n'étaient pas forcément de très bons lycéens. Ainsi, 29,2% d'entre eux ont redoublé au moins une fois dans leurs études secondaires.

Ils ont pu être tenté par d'autres filières, y connaître un échec, se réorienter en A&S, redoubler éventuellement au cours de leur cursus dans le supérieur... Les parcours sont loin d'être toujours linéaires, sans que cela préjuge de difficultés particulières ensuite dans le monde du travail.

Pourquoi choisir la licence d'A&S ?

Le choix de la filière se fait souvent dans une situation d'incertitude face à l'avenir, le **projet professionnel** se dessine pour la plupart des étudiants au cours de la licence. 70,8% des anciens étudiants ayant répondu au questionnaire disent ainsi qu'ils n'avaient pas de projet professionnel en arrivant dans la formation. Il se fait aussi quand d'autres formations plus sélectives ne sont pas possibles, c'est à ce titre qu'il s'agit souvent d'un « second » choix voire d'un **choix « par défaut »**.

Deux critères plus positifs se retrouvent toutefois dans quasiment tous les entretiens.

La licence d'A&S apparaît **dans la continuité des études antérieures**.

La licence d'A&S est **polyvalente, pluridisciplinaire, généraliste**. Elle permet de se chercher, de mûrir, de se donner du temps de réflexion **sans se fermer de portes** quand on n'a pas de projet professionnel précis, elle évite de s'enfermer dans une formation trop spécialisée.



Les années de formation en AES

Les indicateurs quantitatifs rassemblés par le questionnaire auprès de 281 anciens étudiants, comme les 71 entretiens, donnent tous à voir une grande satisfaction lors des années d'étude.

40% a bien vécu la première année, 48% l'a plutôt bien vécu, seuls 12% l'ont mal ou plutôt mal vécu. Ces résultats sont cohérents avec le fait que l'enquête concerne surtout des gens qui ont réussi leurs études (quasiment tous ont une licence voire une maîtrise ou un master validé).

Les bons souvenirs l'emportent largement sur les mauvais et se déclinent de multiples manières : il y a ce qui est propre à l'AES, tant dans les matières enseignées (souvenirs de cours, de projets, de travaux, d'accès à la culture...) que dans la manière dont elles l'ont été (souvenirs de profs, d'exposés, de travaux personnels, de liberté, d'ambiance de travail, de Bibliothèque universitaire...). S'y mêlent également des souvenirs de la vie étudiante (les copains, les soirées, le restaurant universitaire...), associés à la jeunesse et à la conquête de l'autonomie (la première voiture, le premier appart', les premiers revenus, la possibilité de ne plus rendre des comptes en continu aux parents, aux profs...). Ces deux strates se mélangent pour désigner avec le recul des périodes heureuses.

62% des enquêtés énoncent que la vie étudiante était agréable, encore 33% assez agréable, pour 5% seulement qui ont trouvé la vie étudiante assez voire désagréable.

À propos de la formation...

Dans les entretiens, les personnes parlent des savoirs acquis grâce à la formation, des contenus de cours, se rappelant parfois avec une grande précision d'exposés qu'ils ont fait, de travaux personnels, de stages qu'ils ont alors effectués. Mais ils insistent plus encore sur la manière dont ils ont appris, la manière dont ils ont dû apprendre à s'organiser, le fait que les cours avaient lieu pour partie en amphithéâtre. Et là, les avis sont partagés : pour certains la liberté est un excellent souvenir, associée à l'émancipation. Pour d'autres, c'est plutôt la difficulté à se concentrer, à s'adapter à ce système universitaire qui est mis en avant.

Les contenus enseignés

L'accès à la culture de manière générale, l'attrait pour les disciplines, la pluridisciplinarité est très valorisé, particulièrement par des étudiants devenus enseignants. Mais au-delà des futurs enseignants, les souvenirs sont parfois très précis et enthousiastes sur certaines matières, travaux, moments ou enseignants particuliers.

« Au niveau culturel c'est quand même pas mal comme fac. Je pense que ça ouvre l'esprit. L'économie c'est quelque chose que l'on a un peu approché au lycée mais ce n'est quand même pas très précis, et puis il y a tout ce qui est socio, droit, compta. Même la compta par

exemple, si on n'est pas du tout comptable, un jour ou l'autre ça sert quand même. En gros, ça stimule le cerveau. » (femme, 26 ans, bac ES, master 1 AES en 2009 dont un an en Angleterre avec le programme Erasmus, master 2 en école de commerce, chef de produit dans une coopérative agricole).

« Écouter les professeurs en amphithéâtre, suivre vraiment le discours du professeur pour savoir où est-ce qu'il voulait en venir, suivre ses raisonnements, suivre la démarche et puis être dans un milieu de savoir... Moi qui était fils de paysans et petit fils de paysans, être dans un milieu de culture j'ai trouvé ça passionnant. C'était un monde tout à fait nouveau où j'ai appris énormément de choses, une ouverture énorme sur le monde. (...) J'ai trouvé une vraie qualité de l'enseignement en AES avec des bons enseignants, des enseignants brillants, des cours qui m'ont passionné, ce qui m'a surtout intéressé énormément c'est la diversité des cours, passer du marketing à la comptabilité, après faire du droit, du droit public, du droit privé, faire des relations internationales, faire de la comptabilité analytique, de la sociologie. La pluridisciplinarité était très enrichissante, c'était très formateur. Je trouvais ça hyper intéressant de pouvoir changer de discipline, j'avais l'impression de changer de vie un peu, vu qu'à chaque fois il y avait un renouvellement en fait. Et ça, c'était passionnant, je découvrais des matières que je n'avais jamais suivies, j'ai trouvé vraiment très très bien. » (homme, 48 ans, bac B, maîtrise AES en 1989, CAPET, professeur de gestion).

Les manières d'apprendre

La liberté d'enseignement des professeurs à l'Université, la connexion avec la recherche et donc avec la transmission de savoirs qui n'ont pas toujours été complètement stabilisés, la relative liberté dont on jouit quand on est étudiant pour organiser son travail peut constituer un bon ou un mauvais souvenir. Dans ce cas, c'est l'anonymat des amphithéâtres, la difficulté à rompre la distance avec les professeurs, l'absence d'encadrement qui sera mis en avant comme mauvais souvenir. Cela dépend de sa maturité, de sa manière d'apprendre, de son projet et de son parcours antérieur aussi.

« Les profs de fac, je pense qu'ils sont plus dans la vie active, ils savent de quoi ils parlent, les profs de lycée je ne dis pas qu'ils ne savent pas de quoi ils parlent mais c'est très cadré, il faut suivre le programme, le bouquin, ... Les profs de fac, déjà ils sont pas tous d'accord, donc ça ce n'est pas toujours facile non plus, mais moi je suis rentrée dedans, ça me plaisait beaucoup. » (femme, 33 ans, bac STT, entrée dans la formation en 1998, licence, n'a pas achevé sa maîtrise, assistante ressources humaines dans une grande entreprise d'agroalimentaire).

« J'ai que des bons souvenirs ! Les difficultés, moi je n'en ai pas rencontrées mais je sais que pour d'autres, il y avait des difficultés du fait qu'il n'y avait pas vraiment de cadre, on faisait ce que l'on veut : on vient ou on ne vient pas, c'était sans importance, du moins à notre époque, c'était comme ça. Il n'y avait pas de cadre donc beaucoup se sont cassés la figure en première année. » (femme, 26 ans, bac ES, licence AES en 2007, diplôme universitaire en informatique, master système d'information, assistante d'étude dans une entreprise d'assurance).

« Étonnement, on pense que les profs à la fac sont indifférents, ils semblent inaccessible. Mais en fait non, dès que tu as un petit problème, tu peux toujours aller les voir, envoyer un message, aller dans leur bureau... Le problème c'est que au lycée, les profs sont derrière toi alors qu'à la fac c'est toi qui dois être derrière les profs ! Mais on peut toujours compter sur l'aide des profs pour nous aider, ça reste des profs... » (femme, 23 ans, études secondaire au Canada, bac ES, 1ère année d'AES en 2008, réorientation en LEA, master de communication).

« J'ai eu du mal à me mettre dans le rythme car il y a beaucoup de temps libre et il m'a fallu apprendre à travailler sans qu'on m'y oblige. » (femme, 32 ans, bac ES, licence en 2002, gérante de magasin de Prêt à porter).

« Il m'a fallu un temps d'adaptation parce que au lycée nous sommes plus ou moins encadrés et là après nous sommes livrés à nous même. Il faut bosser et si tu bosses pas c'est pareil. Ce qui a été le plus dur c'est le premier semestre. Il faut trouver ses marques quand même. Mais bon après j'ai trouvé un bon groupe. » (femme, 23 ans, bac ES, licence en 2009, en formation d'assistante sociale).

A propos de la vie étudiante

La jeunesse, l'accès à l'indépendance et à l'autonomie : que des bons souvenirs... à part l'absence de moyens financiers !

Dans les entretiens, quand les anciens étudiants parlent de leurs études, ils mêlent très souvent des souvenirs concernant la formation et l'accès au monde étudiant. Et cela n'est probablement pas spécifique à la filière AES. Devenir étudiant, en AES ou ailleurs, c'est souvent quitter ses parents, accéder à une autonomie, également partiellement financière quand il y a des petits boulots à côté, et passer une étape.

« J'ai que des bons souvenirs, il y avait une très bonne ambiance. C'était quand même une expérience assez nouvelle de ne plus être chez papa et maman en semaine, c'était une découverte d'autonomie formidable... d'avoir son petit chez soi, sa petite chambre chez l'habitant mais avec entrée indépendante donc j'étais très bien, ça c'est l'aspect extra-universitaire. C'est un bon moment de la vie à vivre ! Quand on peut être étudiant, quand on a la chance d'être correctement logé, manger convenablement et ne pas avoir à dormir, comme certains, sous les ponts etc... On n'est pas encore dans la vie adulte avec toutes ses contraintes et puis en même temps on a de l'autonomie ...» (homme, 48 ans, bac B, maîtrise AES en 1987, DESS, conseiller activité cession-acquisition dans un établissement bancaire).

« L'indépendance, j'ai donc mis un trimestre à m'organiser, à faire ma popote, mes courses, à trouver du temps pour travailler mes cours et à savoir par quel bout je les prenais, après ça a aussi des avantages, du coup si j'avais besoin de travailler jusqu'à 21 heures au lieu de m'arrêter à 20h, heure du repas je pouvais. Oui un temps d'adaptation quand même. Il faut

se libérer du temps pour travailler, on n'est pas libéré des tâches quotidiennes qui sont faites par les mamans souvent dans les maisons et du coup, il faut quand même, trouver sa propre organisation. » (femme, 49 ans, bac B, maîtrise en 1985, DESS, conseillère à Pôle emploi).

« On garde un bon souvenir des études parce qu'on est jeune et parce qu'on s'amuse bien, et le fait d'être jeune et d'être étudiant. Ce n'est pas la formation en elle-même dont je garde un bon souvenir, c'est plutôt ce qu'il y a à côté. » (femme, 47 ans, bac G2, licence AES en 1986, secrétaire comptable dans un bureau d'étude).

« Alors j'ai trouvé que les cours étaient enrichissants, et puis surtout aussi pour les sorties hein on va pas se cacher, les sorties j'aimais bien ! Je sais qu'il y a plein de gens qui ont arrêté parce que voilà c'est la vie universitaire, il faut justement être autonome... L'université c'est on aime ou on n'aime pas. Moi ce que j'aimais bien, c'était que il y avait pas de contact entre les parents et les professeurs ce qui veut dire que si on n'a pas envie d'aller à tel cours qui nous intéresse moins, voilà les parents sont pas forcément mis en courant et ça ne nous empêche pas de faire notre scolarité correctement donc ça oui j'ai bien apprécié. Moi, globalement j'ai fait de bonnes rencontres, j'ai approfondi les matières qui m'intéressaient et ça m'a permis de faire mes choix, de savoir que par exemple le droit je voulais pas m'orienter vers ça, ça m'a permis aussi de m'autonomiser dans mon travail ». (femme, 26 ans, bac ES, licence AES en 2007 après un IUT GEA, licence professionnelle marchés financiers, comptable dans une grande banque).

« C'était excitant en fait : découvrir autre chose, rencontrer d'autres personnes, vivre autre chose. Surtout moi qui venais d'un autre pays, d'un autre continent. A Dakar, j'habitais chez mes parents et du jour au lendemain je me retrouve sur Brest, j'ai mon logement tout seul. Avant je n'avais jamais passé le balai, j'avais jamais fait à manger, limite l'argent ça ne me disait rien. On faisait tout pour moi et du jour au lendemain je gérais mon budget, je me faisais à bouffer, je gérais mon emploi du temps aussi. Le changement était brutal, c'est clair, mais après on prend goût et puis après on apprend un peu plus chaque jour. » (homme, 32 ans, bac L au Sénégal, Deug en 2003, patron et gérant de son restaurant).

« Il faut donc trouver le juste milieu entre faire la fête et travailler, parfois j'ai peut-être un peu trop débordé sur la fête, mais ça fait aussi parti de l'apprentissage de la vie, il faut juste réussir à trouver le juste milieu. » (femme, 32 ans, bac STT, BTS, licence AES en 2004, master RH, gestionnaire paie et administration du personnel, entreprise de courtier en assurances).

Ainsi, avec une grande constance par delà les générations des étudiants, l'accès aux études AES à Brest ou à Quimper coïncide à la première décohabitation avec les parents : 40,6% des étudiants vivent seuls en cité U, en chambre chez l'habitant ou dans leur propre appartement, 14,3% en colocation, 7,8% en couple. Seuls 36,3% restent vivre chez leurs parents, et même dans ces conditions, l'autonomie se prend progressivement.



Après la formation en AES

La poursuite d'études au-delà de la licence AES

Parmi les 281 anciens étudiants d'AES interrogés par questionnaire, 76 étaient encore en poursuite d'études, au moment de l'enquête

Et pour ceux qui avaient fini leurs études, la poursuite au-delà de la licence d'AES a été très fréquente dans notre échantillon, en maîtrise AES d'abord (qui a disparu à la faveur du passage au système LMD en 2009), en DESS ensuite, ailleurs qu'à Brest pour les plus anciens. Pour les plus jeunes, depuis 2009, les étudiants peuvent poursuivre en master sur Brest ou ailleurs. Parfois, à l'issue de la formation de licence, des étudiants rejoignent une école de commerce, un Institut d'Administration des Entreprises, mais aussi à rebours, partent vers des BTS ou des formations professionnelles (licence pro essentiellement) correspondant mieux au projet qui a mûri pendant les années de fac.

Il arrive également que les étudiants préparent des concours de la fonction publique d'Etat parfois grâce à un master spécifique (enseignement, impôts, défense, justice, santé, gendarmerie...), de grandes entreprises nationales (ou anciennement nationales – SNCF, PTT) ou de la fonction publique territoriale (rédacteur, attaché...). L'ensemble des vignettes après les extraits d'entretien font signe que la seule licence et a fortiori le Deug n'est pas la situation la plus fréquente chez les personnes rencontrées.

Cet enjeu de la poursuite des études après le Deug ou la licence est ancien. Mais il tend à s'accroître dans les nouvelles générations.

« Pour moi quand on sort d'AES, on a plein de connaissances mais on n'est pas spécialisé dans un domaine, donc je sais même pas dans quoi on peut postuler après avoir fait la licence AES en fait. C'est pas comme une licence professionnelle, ça me semble difficile d'arrêter directement après la licence AES. » (femme, 21 ans, bac STG, IUT GEA, licence AES en 2012, actuellement en master).

Les trajectoires d'insertion professionnelle et de carrières

Parmi les 205 personnes qui ne sont plus en étude dans notre échantillon quantitatif (enquête par questionnaire auprès de 281 anciens étudiants), 57,5% ont trouvé un premier emploi en lien avec leur formation en AES (contre 42,5% qui estiment qu'il n'y avait pas de lien avec leur formation).

Les trajectoires d'insertion sont très variées et dépendent fortement du niveau d'études finalement atteint, du fait d'avoir fait ou pas carrière dans le secteur public ou le secteur privé, mais aussi de la génération, de la mobilité géographique et des opportunités construites par le réseau social. Pour les femmes, plus que pour les hommes, des

événements de la vie privée (se marier, suivre son conjoint dans une autre région, avoir des enfants) ont pu jouer un rôle tout aussi important que les études dans les carrières professionnelles ultérieures.

On peut distinguer ainsi plusieurs types de trajectoires d'insertion plus ou moins rapides et correspondant plus ou moins à la formation reçue.

Une insertion professionnelle rapide et directement au niveau de qualification

Quand un concours de la fonction publique est réussi, ou quand l'entrée se fait dans des entreprises directement au bon niveau de qualification, l'insertion professionnelle peut être rapide et directe. Le stage de fin d'études peut être un autre moyen d'être repéré par l'entreprise et embauché, là aussi souvent relativement proche de son niveau de qualification.

« J'étais surveillante d'externat et un métier qui me plaisait beaucoup, c'était conseiller principal d'éducation, donc j'ai passé le concours, et malheureusement j'ai échoué à cause de l'oral, parce que je perdais mes moyens. J'ai donc passé différents concours, surtout en maîtrise, en quatrième année, (...) dans l'administration : le concours des impôts, le ministère de la Défense... J'ai fait tous les concours possibles et inimaginables, j'ai accepté le poste au ministère de la Défense et je suis partie à Paris. Et l'AES m'a bien servie. Parce que j'ai fait de l'accueil des clients, des ressources humaines, des postes en rapport avec la gestion, les finances, le suivi des comptes, des entrées, des recettes etc. Si j'ai été prise c'est par rapport à ça, parce que j'avais cette polyvalence. Actuellement je suis toujours au ministère de la Défense et je suis secrétaire administrative, cadre intermédiaire et je suis depuis 2006 assistante de direction et chargée des finances d'une école militaire. » (femme, 45 ans, bac G2, maîtrise d'AES en 1993, fonctionnaire au ministère de la Défense, assistante de direction et chargée des finances d'une école militaire).

« La dernière année, je finis au mois de juin 2005, je laisse passer l'été et au mois de septembre je m'inquiète de savoir ce que je vais faire : je regarde les concours catégories A et B en fait, je commence à bachoter un petit peu pour les concours, à côté j'envoie pas mal de CV donc je regarde ce qui se passait sur l'APEC et dans la Presse, je mange des entretiens. Et au bout de 2, 3 mois où j'avais dû faire peut être 15 entretiens par mois en fait ça commençait à rentrer, je commence à voir ce que les gens voulaient etc... (...) Et je trouve ce poste, complètement en lien avec mes études : quand on accompagne des gens en création, en reprise ou en développement d'entreprise, on a besoin de maîtriser l'aspect gestion-comptabilité c'est à dire des bilans, établir des prévis', monter des dossiers d'aide pour l'Etat, la région, ou le conseil général, on doit faire des études de marché, on doit regarder la concurrence, regarder

le positionnement sur le marché, et puis on forcément l'aspect au niveau du droit en fait il y a les statuts, le droit commercial.» (homme, 35 ans, bac STI, BTS électrotechnique, licence et maîtrise 1 AES option dynamiques européennes des administrations et des entreprises en 2004, chargé de développement, chambre des métiers et de l'artisanat du Finistère).

« Donc en fait j'étais en stage à Paris, à la Société Générale et de suite j'ai eu un premier poste, ça c'est enchaîné. Du coup je suis comptable OPCVM, là je suis à BNP Paribas. En CDD, on verra la suite ! Si il y a un CDI qui se propose je suis preneuse ! » (femme, 26 ans, bac ES, IUT GEA, licence AES en 2008, licence professionnelle marchés financiers, comptable OPCVM dans un établissement bancaire).

« J'ai travaillé sur des petits boulots tout le temps. Et après ma licence, je suis restée... sept mois au chômage et j'ai trouvé du boulot après et depuis je n'ai pas arrêté. J'ai travaillé comme comptable toujours, dans trois entreprises différentes. Là je suis secrétaire comptable, dans un bureau d'étude, nous sommes 13 en tout et je pilote tout ce qui est administratif et puis compta, et ça depuis 2001 donc ça fait 12 ans cette année. » (femme, 47 ans, bac G2, licence AES en 1986, secrétaire comptable dans un bureau d'étude).

« Je me suis arrêtée après avoir obtenu ma licence. J'ai postulé pour travailler dans une communauté de communes. J'ai été retenue et du coup cela fait quelque temps que je travaille là-bas ». (femme, 25 ans, bac STG, Licence AES en 2011, chargée du personnel dans une communauté de communes).

« J'ai fait la maîtrise et j'étais inscrite en DESS dont la 5ème année était à Rennes et c'est comme ça que j'ai voulu aider mes parents pour travailler parce que 3 enfants en faculté ça coûte cher, et j'ai postulé au crédit agricole parce qu'ils avaient besoin de quelqu'un pour un jour et demi par semaine et quand ils ont vu mon cursus, ils m'ont demandé de passer les tests et j'ai été embauchée le jour où j'ai passé mes tests ». (femme, 52 ans, bac A, Maîtrise en 1983, directrice d'un point de vente, secteur bancaire).

Une insertion professionnelle rapide parfois en-dessous du niveau de qualification a priori, mais avec une logique de promotion interne dans l'entreprise ou dans le secteur ensuite

Insertion plus fréquente dans le secteur privé (notamment le secteur des banques, des assurances, mais aussi de grosses coopératives agricoles), on la voit aussi à l'oeuvre dans le secteur public où les anciens étudiants d'AES démarrent sans forcément avoir réussi un concours, ou alors plutôt des concours de catégorie C ou B, et par le jeu des concours internes, connaissent une forte progression de carrière. La mobilité interne passe alors souvent par une mobilité géographique.

« Je suis rentré dans la banque et ensuite il y a de la formation interne en banque. Moi j'ai été formé sur le tas à mes fonctions opérationnelles. Mon diplôme effectivement il a servi en tant que porte d'entrée... Mais les diplômés ne vous préparent pas à travailler... Faut pas rêver. Les diplômés, vous pensez que vous êtes très doué, plein de savoirs et quand vous arrivez en entreprise, en vérité vous vous apercevez que vous ne savez rien (rire). Il n'y a qu'au fil des ans que ce que vous avez appris vous ressort sans que vous ne vous en aperceviez. » (homme, 48 ans, bac B, maîtrise AES en 1987, certificat d'aptitude à l'administration d'entreprise, conseiller activité cession-acquisition dans un établissement bancaire).

« Après AES, c'est simple j'ai travaillé quasiment tout de suite. J'ai dû avoir mon diplôme en juin 1986 et à l'époque tous les ans j'avais un boulot d'été et en septembre j'ai été embauché : j'étais dans une filiale qui s'appelait CMB voyage. Il y avait du surcroît d'activité, ils m'ont embauché pour trois mois puis le contrat a été reconduit trois mois puis six mois puis six mois puis tout compte fait j'ai été embauché au bout donc d'un an et demi. Quand je suis entré dans l'entreprise, j'étais comptable. Il n'y avait que des jeunes et on était à l'époque huit je crois à avoir été embauché en même temps parce qu'il y avait des tas de factures partout (rire). Et après j'ai progressé dans le groupe. » (homme, 50 ans, bac B, maîtrise AES en 1987, chargé d'étude aux maîtrises des risques dans un établissement bancaire).

« J'ai travaillé rapidement dans une entreprise commerciale, une entreprise de négoce de matériaux. Puis j'avais postulé au niveau bancaire et ma candidature avait été réétudiée par le CMB et j'ai pu intégrer en janvier 1987 le CMB. Je suis rentré en formation de directeur d'agence pendant 9 mois, pour prendre une agence au bout ces 9 mois. J'ai ensuite occupé un poste de rédacteur crédit après la formation, pendant 1 an, car il n'y avait pas de poste disponible tout de suite. J'étais en charge de monter des dossiers de crédit pour des professionnels. J'ai démarré mon premier poste de directeur d'agence en 1989, pendant 8 ou 9 ans, dans différents secteurs. Après j'ai fait un parcours dans le groupe ARKEA, j'y suis depuis 1987. J'ai fini mes études fin juin 1986 et j'ai été embauché en septembre 1986. » (homme, 51 ans, bac B, maîtrise AES en 1986, responsable de développement et d'animation du réseau bancaire dans un établissement bancaire).

« Je m'étais dit avec une licence j'avais déjà un niveau cadre intéressant qui m'ouvrira pas mal de portes. C'était vraiment cet objectif que j'avais : obtenir ma licence ensuite rechercher du travail donc lancer des candidatures spontanées, regarder des propositions d'emplois, je m'étais inscrite en fin de licence à l'ANPE et à l'APEC car la licence me donnait le droit de m'inscrire à l'association des cadres. À ce titre je bénéficiais également d'une aide qui a été déterminante pour préparer les entretiens. J'ai eu ma licence au bout des 3 ans. Et j'ai trouvé du travail plus rapidement que je ne le pensais. Il faut recentrer le contexte, on était quand même dans une crise grave à l'époque avec beaucoup de chômage donc j'étais assez négative quand j'ai obtenu ma licence, on se disait « mais on a aucune chance avec notre licence AES de trouver quelque chose ». Mais j'avais ciblé toutes les banques et les assurances donc j'avais

envoyé des candidatures spontanées, j'avais commencé à passer certains entretiens notamment au CIO à l'époque donc j'avais été retenue, j'étais sur la liste d'attente et c'est là que je me suis dit « ah ba peut être finalement j'ai des chances d'y arriver ! ». J'avais fait un stage à l'UBO en juin 1987, je m'étais inscrite en maîtrise, mais j'ai passé un entretien à la GMF en novembre 1987 et là j'ai été recrutée. C'était un CDD de 5 mois. Et après ils m'ont gardé. Je ne savais rien faire (rire) donc c'était ça la plus grosse difficulté donc il a fallu encore retrousser ses manches comme j'ai toujours eu l'habitude de le faire ! L'employeur avait à l'époque vu que j'étais capable de m'adapter, d'être réactive, sans rechigner à la tâche donc j'ai fait du standard, j'ai fait du secrétariat alors que je ne savais même pas taper à la machine mais j'ai appris à utiliser du traitement de texte. C'était pas forcément mon niveau non plus mais voilà il fallait s'intégrer dans la vie professionnelle. On démarre au bas de l'échelle et puis on progresse et c'est toujours ce que j'ai fait. (...) Et puis j'ai gravi progressivement les échelons en démarrant du bas de l'échelle et en arrivant aujourd'hui à un poste de direction. » (femme, 49 ans, bac B licence d'AES en 1987, chef de département dans un établissement de crédit).

Une insertion professionnelle **par la petite porte, relativement lente, mais avec des promotions possibles**. La professionnalisation démarre par des petits boulots notamment d'étudiants mais le repérage dans l'entreprise ou le projet personnel permet des évolutions rapprochant davantage l'emploi actuel et la formation.

Cette insertion professionnelle plus lente est très largement liée à un refus de la mobilité géographique. Du côté de l'enseignement, ce sont des personnes qui privilégient le secteur privé et ne passent que tardivement des concours. L'insertion est plus lente quand il y a un passage par les remplacements et les CDD, avant l'obtention du concours : le choix des établissements privés permet d'économiser une mobilité géographique que connaissent davantage les enseignants intégrant l'Éducation Nationale et le secteur public.

« Alors j'ai travaillé, j'ai fait du secrétariat, des remplacements de vacances, des ménages, j'ai travaillé à la BNP, fait du secrétariat polyvalent, me suis occupée de la gestion d'une foire exposition... Et après j'ai eu ce coup de bol, je suis allée faire mes courses dans une jardinerie et je vois une affiche sur l'ordinateur à la caisse, « cherche caissière pour la saison CDD 3 mois » je me suis dit et bien tiens, 3 mois ce n'est pas la mort, je postule ! Et puis j'ai été prise, c'est là que je suis entrée à Coopagri-Bretagne par la petite porte. Après avoir fait ces trois mois de caisse en saison, j'ai pris la responsabilité de la caisse et de l'administration d'un magasin, puis le responsable de l'ensemble des Magasins Verts m'a demandé de devenir son assistante. Coopagri-Bretagne c'est un assez gros groupe en fait, dans lequel on a la chance de pouvoir progresser. J'ai vu cette annonce, ils cherchaient une assistante au service ressources humaines, et depuis 2009 je suis au service ressources humaines. » (femme, 33 ans, bac STT, licence d'AES en 2001, assistante ressources humaines dans une grande entreprise agroalimentaire).

« J'ai commencé à travailler dès l'été. C'est là d'ailleurs que j'ai découvert le métier de la restauration, on découvre qu'on est passionné par ce métier, puis on se pose la question « finalement pourquoi pas ? ». Et puis ça me plaît, donc petit à petit on se construit son projet par rapport à ça. Il y a de la passion, de l'expérience et on construit un projet autour de ça. Et ce que j'ai appris en AES, je m'en sers tous les jours : quand je sors mon compte de résultat, ou mon bilan, je vois tout de suite si il y a une cohérence ou incohérence. Et puis j'ai une équipe à manager, des ratios à respecter, voilà,... bien sûr que ça sert. Je pense que par rapport à quelqu'un qui ne l'a pas fait, il y a une différence. » (homme, 32 ans, bac L au Sénégal, Deug AES en 2003, patron et gérant de son restaurant).

« La licence AES correspond effectivement à ce que je fais aujourd'hui mais je suis rentré dans une administration, entre guillemet par la petite porte, et avec des fonctions qui n'ont rien avoir avec quelque chose d'administratif. Mon choix professionnel était guidé par le fait de rester plutôt en Bretagne que d'aller à Paris ou ailleurs, suite à des concours comme plusieurs de mes collègues de fac l'ont fait. (...) L'insertion dans le monde du travail a été plutôt lente, dans les premières années, j'ai pas réussi les concours, j'ai fait des petits contrats par ci par là et puis je voulais rester ici. Mes premiers emplois ont été dans la vie associative à l'époque, il y avait des contrats qui correspondait à cela. Après je suis plutôt rentré à la DDE en travaillant sur les routes, donc ce n'était pas du tout lié au niveau de concours ni d'études que je pouvais avoir. Ensuite, la promotion interne m'a permis d'évoluer dans mon administration puisqu'au bout de 3 ans, j'avais déjà passé un concours d'adjoint administratif pour rentrer dans la filière administrative et cette fois en concours interne. Ensuite, j'ai passé des concours de catégorie B il y a de ça une vingtaine d'années donc aujourd'hui je me retrouve avec un poste de responsable en urbanisme à l'unité territoriale de Guingamp. » (homme, 52 ans, bac G3, licence d'AES en 1982, concours de rédacteur, responsable en urbanisme dans une collectivité territoriale).

« Après mes études, j'ai pas tout de suite été embauchée comme assistante de direction, j'ai dû faire des petits emplois, j'étais intérimaire, j'ai fait beaucoup d'emplois différents, rien de stable jusqu'à réussir à déboucher dans ce métier que j'exerce aujourd'hui. Comment j'ai trouvé ? C'est à force de persévérance, de recherche et aussi avec un peu d'aide, le réseau. Je suis satisfaite dans la mesure où c'est un travail stable et que je gagne bien ma vie et je ne suis pas non plus satisfaite car ce n'était pas mon projet professionnel, mon objectif ce serait de travailler dans les ressources humaines. » (femme, 25 ans, bac STG à Mayotte, licence d'AES en 2010, master 1 ressources humaines, assistante de direction).

« J'ai travaillé dans plusieurs Intermarché en tant que caissière comme ça. Et il se trouve qu'un expert-comptable a vu mon CV, l'expert-comptable d'Intermarché, et il m'a dit 'j'ai vu votre CV vous seriez capable de compter les caisses, de faire un boulot de comptable, quand celle-ci part en vacances'. J'ai dit bah oui. Et c'est quand même en ayant vu mon CV, et la formation que j'avais faite, donc l'AES, qu'il s'est dit que j'en serais capable. C'est comme ça que je suis rentrée dans la compta, d'abord en tant qu'aide comptable en remplacements de vacances, après ça a été en remplacement de congé maternité, c'était déjà beaucoup plus long. » (femme, 47 ans, bac A, licence AES en 1987, comptable en recherche d'emploi).

Une insertion professionnelle dans un tout autre domaine et pas toujours satisfaisante.

Cette situation concerne plutôt des femmes et des personnes qui se sont arrêtées au moment de leur licence, mais qui peuvent aussi avoir abandonné au cours de celle-ci. Souvent, l'interpénétration avec les contraintes familiales et conjugales (suivre les conjoints, s'occuper des enfants...) pèsent sur les trajectoires, tout comme une absence de réseau localement.

« C'était laborieux, j'ai dû m'adapter à la vie universitaire, trouver mes marques, et surtout prendre un rythme de travail. J'ai eu ma première année difficilement, j'ai dû aller au rattrapage ce qui m'a un peu déstabilisée mais au cours de la deuxième année je me suis rendue compte que c'était pas pour moi en fait. Que je me forçais trop à travailler. C'était pas un plaisir. (...) Vu que j'ai toujours aimé aider les autres j'ai voulu devenir aide à domicile, comme quoi il n'y a pas d'âge pour changer hein ? (sourire). Mais je ne regrette pas, j'ai appris une certaine rigueur de travail, j'ai connu d'autres personnes, et surtout ça m'a apporté des connaissances supplémentaires. On apprend toujours de ses erreurs (sourire). Ces années n'ont pas été inutiles mais je suis contente d'avoir arrêté car ça m'a permis de trouver ma véritable voie. J'ai pris une année pour réfléchir et me poser, je voulais être sûre de choisir la bonne voie, j'avais pas envie de perdre une année de plus. J'ai pris le temps de me renseigner sur le métier d'aide à domicile, et je me suis inscrite dans une association d'aide à domicile... j'ai été prise pour des remplacements, je me suis rendue compte que cela me plaisait et que je voulais continuer dans cette voie là. Puis j'ai passé le concours d'aide soignante. » (femme, 30 ans, bac ES, 2 années de licence AES en 2003, non achevées, formation auxiliaire de vie sociale, concours aide soignante, aide soignante dans une Maison d'accueil spécialisé de personnes handicapées).

« En licence j'ai passé des concours dans le trésor public, comme surveillant pénitentiaire, dans la police. Et comme ça n'a pas marché, après ma licence j'ai cherché du travail. C'est très dur surtout qu'il est très difficile en ce moment de trouver du boulot. J'ai mis 5 mois après mon inscription au pôle emploi pour trouver du travail qui ne correspondait pas à ma formation mais c'était du boulot. J'ai dû m'adapter et prendre ce qu'il y avait. Aujourd'hui je travaille dans les champs mais je persiste toujours à chercher du travail dans mon domaine. Mon emploi actuel je l'ai trouvé grâce au pôle emploi c'est par souci d'argent et de non expérience dans le domaine de formation que j'ai accepté ce travail. Dès que je trouverai un travail qui correspond à ma formation je changerais. (...) Les gens disent que la formation est trop vaste, on n'a pas un domaine très spécifique. Pourtant, je pense que j'ai acquis des compétences utiles mais je n'ai pas eu l'occasion de les concrétiser. » (femme, 27 ans, bac pro comptabilité à Mayotte, BTS non fini, licence AES en 2011, ouvrière agricole).

« Mais je suis contractuelle, donc je dois dire oui à tout avec le sourire, pas de planning établi trop longtemps à l'avance, faut être disponible, et une grande capacité d'adaptation, que j'ai pu acquérir avec l'AES. La formation est pluridisciplinaire, je pense que du coup, j'avais déjà

cette capacité là mais ça a développé cette ouverture d'esprit, cette capacité d'adaptation. (...) Voilà, AES ça n'est pas ce qui a abouti pour moi. Sans doute aussi par le fait que j'ai déménagé et que en arrivant sur La Rochelle c'était pas le bon endroit pour bien démarrer. Après, il y a un concours que j'ai raté à quasiment rien. Mais après il y a plein de choses qui ont fait que j'ai pas forcément persévéré non plus et que j'aurais dû persévérer, après c'est la faute de mon mari aussi (rire) j'aurais pas dû le rencontrer ! » (femme, 44 ans, bac G2, licence d'AES, n'a pas fini sa maîtrise, aide soignante)

« Du coup comme je travaillais au Télégramme pendant mes études, quand j'ai lâché l'AES... je me suis occupée d'une page sport au Télégramme, une page hebdomadaire pendant 3 ans je crois et après j'ai trouvé du travail dans un hebdomadaire financé par Yves Rocher dans le Morbihan et là je suis partie 1 an. Et là il fallait tout faire : monter les pages, écrire les articles, fallait tout faire. Et aujourd'hui, je travaille dans les assurances. C'est très commercial, et on apprend pas tellement le commercial en AES. Là j'ai pu rentrer parce que j'avais demandé, un niveau je l'avais, après j'ai correspondu au profil et voilà mais c'est pas vraiment l'AES qui m'a servi. » (femme, bac B, deug en 1993, employée dans une compagnie d'assurance).

« À l'époque, ouais, en 84 j'étais trop diplômée ou pas assez, enfin bon j'étais dans une tranche pas bonne. J'ai lâché ma licence parce que financièrement ça devenait difficile et j'avais mon mari. Et puis géographiquement c'était pas simple, j'habitais sur Paris et fallait aller à l'autre bout de Paris, ça devenait compliqué. Et du coup, j'ai trouvé ce job et puis j'ai arrêté, ça c'est fait naturellement. » (femme, 48 ans, bac B, deug AES en 1984, artisan plaquiste).

L'emploi actuel

Si on ne retient que ceux qui ont répondu aux questions concernant leur emploi actuel en excluant d'une part tous les étudiants encore en étude représentant 27% de l'échantillon ; et d'autre part les étudiants sans emploi, au chômage ou inactifs (congé maternité, parental, au foyer) (7% de l'échantillon), les données sont les suivantes.

En termes de secteur d'activité : 39,2% des anciens étudiants interrogés travaillent dans le secteur public ; 48,1% sont salariés dans le secteur privé ; 12,4% sont chefs d'entreprise, indépendants ou auto-entrepreneurs.

En termes de statut d'emploi, 76,7% sont en CDI, les autres en CDD, intérim ou non salariés (indépendants et chefs d'entreprises)

En termes de satisfaction par rapport à leur emploi actuel, 11,5% ne sont pas du tout ou plutôt pas satisfait du contenu de leur emploi pour 88,5% plutôt ou tout à fait satisfaits du contenu de leur emploi. Plus précisément 11,5% ne sont pas satisfaits du niveau de responsabilité qu'ils ont atteints, pour 88,5% qui le sont ; et 28,4% ne sont pas satisfaits de leur salaire, pour 71,6% qui le sont.

Ce qu'on retient des années AES, ce qu'on y a appris

Avec du recul, les étudiants pensent qu'AES était une formation intéressante (pour 34 anciens étudiants contre 5 dans les entretiens réalisés à Brest par exemple).

Les anciens étudiants interrogés par questionnaire jugent assez largement que la filière n'est pas directement adaptée à la vie active (42%), mais ils sont quand même 46% à penser qu'elle est assez adaptée voire bien adaptée pour 12%. Et pourtant, 86% d'entre eux pensent qu'ils y ont acquis des compétences utiles pour leur vie professionnelle. Ils citent alors en première intention qu'ils y ont appris la polyvalence (52%), l'autonomie (23%), l'organisation et la discipline (18%). Ainsi, les témoignages insistent sur les contenus, mais plus encore sur les méthodes, les manières de travailler qu'ils ont appris, la polyvalence, la capacité d'adaptation. Plus qu'apprendre un métier, la licence d'AES apprend une certaine rigueur, une capacité à s'organiser en autonomie, et à répondre à des demandes très différentes.

« J'ai beaucoup aimé l'économie et la socio, j'étais attiré par les sciences sociales. Et le droit m'a bien aidé, on me demande beaucoup de rigueur à l'école de gendarmerie, et le coté administratif de l'AES m'est aussi bien utile. » (homme, 24 ans, bac ES, Licence en 2010, concours et école de gendarmerie en cours).

« On fait plein de choses, mais on n'approfondit rien en AES, on n'apprend pas un métier. Autant on va aller en fac de droit, on va pouvoir aller vers des carrières de notariat, d'avocat,... on va apprendre quelque part les bases d'un métier. Autant en AES c'est tellement pluridisciplinaire que ça peut pas former à un métier, ça ce n'est pas vrai. (...) Mais quelque part personne ne connaît son métier avant d'y être, c'est que de la théorie, en pratique je pense que c'est très très différent. Le fait d'être passée par un cursus pluridisciplinaire, ça m'a permis de m'adapter plus facilement partout où je suis allée. Maintenant ce n'est pas ça qui m'a formée à faire ce que je sais faire aujourd'hui, c'est sur le tas systématiquement. Mais ça je pense aussi que la fac, si on a réussi la fac, on a appris justement à apprendre par soi-même et du coup on peut s'adapter plus facilement aussi. Et je pense que du coup cela peut me permettre de m'adapter à d'autres métiers même encore dans l'entreprise, moi je n'ai pas fini ma carrière dans l'entreprise, j'en suis déjà à mon 4ème métier, je pense que ce n'est pas le dernier, et si j'étais finalement restée dans ma première idée d'IUT GEA je pense que je serais gestionnaire, il n'y a pas de mal à ça. Mais je ne suis pas sûre que je serai aussi épanouie, ni aussi curieuse parce que la fac ça rend curieux... » (femme, 33 ans, bac STT, licence AES en 2001, assistante ressources humaines dans une grande entreprise d'agroalimentaire).

« Les points forts : ben je dirai la grande culture (Rire), puisqu'on a une culture économique, juridique.... Ça c'est vraiment le point fort, après je dirai que c'est aussi son point faible car on a une grande culture sur tout mais on n'est pas spécialisé sur quelque chose. » (femme,

40 ans, bac D, licence AES en 1996, doctorat, chargée d'études au niveau de la formation professionnelle).

« À la faculté, il faut être autonome. C'est tentant, on n'est pas contrôlé. Est-ce qu'on va en cours, on ne va pas en cours ? C'est un peu la liberté (...) Durant mon parcours scolaire, il a fallu avoir de la rigueur, être autonome pour pouvoir réussir et dans mon milieu aujourd'hui c'est pareil. J'ai un travail où il faut savoir prendre des initiatives et puis être autonome. Pour réussir dans mon travail, ça met un peu en pratique les qualités qui étaient nécessaires pendant mon parcours scolaire. » (femme, 40 ans, bac G2, maîtrise AES en 1995, DESS gestion des collectivités locales, concours d'attachée principale, responsable des services financiers d'une grande agglomération).

« Enfin c'est après coup que je me dis que ça m'a permis de découvrir plein de matières que je ne connaissais pas : la science politique par exemple... Des trucs que j'aime moins bien aussi comme le management. Mais même le droit que j'ai fait. Je trouve le droit assez compliqué mais ça me sert encore dans mon boulot aujourd'hui. Quand je dois lire des jugements, bah je sais les lire. Je trouve que c'est vachement intéressant. Les stats ce n'était pas mon dada mais ça me permet de me débrouiller quand j'ai des calculs à faire ou des choses basiques. » (femme, 30 ans, bac ES, Deug en 2003, diplôme d'Etat d'Assistante sociale, Assistante Sociale).

« Je pense que ça m'a apporté une vision plus globale. Oui une ouverture d'esprit, une envie d'apprendre, le fait de travailler pour y arriver... je crois que j'ai gardé cette curiosité de l'étudiant. » (femme, 48 ans, bac B, Deug en 1984, artisan plaquiste).

À posteriori et au vu de leurs professions actuelles, si 30% ne se prononcent pas, 1 étudiant sur 2 ferait à nouveau le choix de l'AES si c'était à refaire, pour 1 étudiant sur 5 qui ferait un autre choix

Et pour certains étudiants, comme en écho avec le fait que la formation AES accueille particulièrement les publics de la « démocratisation scolaire » (nombre d'anciens – avant les années 2000) disent qu'ils étaient les premières générations dans leur famille à accéder aux études supérieures, les années d'étude apparaissent comme une réelle **revanche sociale et scolaire** : venant d'un milieu modeste, pas considérés comme brillants élèves au lycée, ils sont fiers d'avoir poursuivi leurs études, de s'être prouvés, à eux et aux autres, qu'ils étaient capables de s'en sortir, d'accéder à la culture et à la réussite sociale.



Conseils d'anciens aux futurs étudiants

Ne pas se faire piéger par la liberté ! S'organiser

« À l'université, t'as l'impression d'être beaucoup plus libre, les horaires sont assez cools, on te prend moins pour un gamin, c'est valorisant, et puis tu n'es pas obligé d'aller à tous les cours, ça enlève de la pression. Maintenant si tu rates beaucoup de cours, t'es largué direct, c'est ça le problème, je me suis fait avoir en droit ! En fait, on te file plein de boulot, pour dans longtemps et il n'y a pas beaucoup de contrôles, du coup si tu ne bosses pas très vite, t'as l'impression que tout est cool, et tu prends une claque quand les partiels arrivent, t'as plein de cours à rattraper et c'est vachement stressant ! » (homme, 22 ans, bbac ES, licence d'AES en 2012, année sabbatique).

« Un conseil ? Je pense que quand on démarre une formation à la fac il faut être structuré, organisé, rigoureux et pas se dire que ce sont les soirées du jeudi soir qui permettent de réussir. Je crois que c'est un petit peu le problème de beaucoup de gens qui vont à la fac et qui « dévissent » très vite, c'est le manque de structure et le manque de travail personnel parce que je pense qu'on peut faire de belles choses à la fac mais il faut être bien organisé et pas y aller en se disant on verra et quand on sait que les partiels arrivent il faut une bonne organisation de travail. Ce n'est pas une prépa c'est moins intensif mais il faut fournir du travail personnel, beaucoup de travail personnel. » (femme, 48 ans, bac L, maîtrise d'AES en 1987, enseignante dans un lycée professionnel, secteur privé).

« Accrochez-vous surtout, c'est vrai parce que c'est des matières où, je pense que tu t'en es rendue compte, c'était énorme quoi, le travail demandé est énorme ! On a tellement de matières que euh il faut apprendre, et apprendre tous les jours. N'attendez pas la veille de vos partiels pour ouvrir un livre parce que... ça c'est la chute garantie des premières années. Ça c'est clair, net et précis... j'en ai fait les frais et après on dit c'est trop tard. Avec de l'assiduité il n'y aura pas de soucis et travailler, si vous pouvez travailler en commun... ça c'est top. » (femme, 40 ans, bac professionnel comptabilité-informatique, Deug d'AES en 1996, secrétaire dans une entreprise d'aide à la personne).

« Faire attention de ne pas se perdre dans la vie étudiante, les fêtes étudiantes... Il y a personne derrière nous pour nous dire de bosser et puis ça c'est le problème de la fac, ne pas perdre de vue qu'on est là, à l'université, pour bosser. Il y a la vie étudiante qui a ses avantages et il faut savoir en profiter aussi mais il faut aussi bosser et travailler son projet. Après c'est plus facile de dire ça quand on a quarante ans que quand on a vingt ans. » (femme, 44 ans, bac G2, licence d'AES en 1993, aide soignante).

« Être rigoureux et autonome, travailler régulièrement, aller à la Bibliothèque Universitaire. C'est un peu ce que les profs nous disent... (rire) Ils ont raison (rire) ! Parce qu'on le fait pas forcément, au début on se dit : « ouais ils disent toujours ça » mais finalement ils ont raison. » (femme, bac ES, 1ère année d'AES en 2008, réorientation en LEA, master de communication).

Se forcer à aller vers les autres, créer un réseau, ne pas rester seul !

« Le truc hyper important sur lequel on n'insiste pas assez pendant la formation et quand on le découvre, en général c'est trop tard, ce sont les réseaux ! Quand on cherche un stage ou quelque chose, on n'a pas besoin de chercher 15 000 personnes. Quand on a un réseau, quand le réseau est en place, on n'a qu'à envoyer un e-mail « Est-ce que tu connais quelqu'un qui pourrait me trouver un stage ? » et il répond « Va voir X, dis-lui que tu viens de ma part » et puis ça passe. Mais le réseau ça se bosse, ça se travaille ; c'est être là quand le réseau a besoin de toi, quand on a besoin de toi tu réponds « présent » et vice versa. Et puis quand t'as besoin du réseau, tu sollicites ton réseau. Ça peut être les amis bien sûr, mais je pense que ça va plus loin. Peut-être que je pousse un peu à l'excès, mais je pense qu'un réseau c'est beaucoup plus qu'un réseau amical... » (homme, 32 ans, bbac L, n'a pas achevé sa licence en 2003, patron et gérant de son restaurant).

« Faut quand même bosser, ça c'est sûr, mais bon faut pas non plus rester tout seul dans son coin, il faut bosser à plusieurs parce que ça peut aider. Nous ça nous aidait pas mal, on était divisé en petits groupes tu vois, soit dehors, soit à la terrasse d'un café, chez les unes et autres. Éviter de faire un peu le bachotage notamment en droit, réviser quelques heures avant tes partiels, ça ne marche pas. » (femme, 30 ans, bac ES, Deug en 2003, diplôme d'Etat d'Assistante Sociale, Assistante Sociale).

Faire des stages, des petits boulots, trouver des occasions pour accumuler des expériences professionnelles

« Faire des stages, ne pas hésiter à travailler dans le secteur où on veut aller, tester, s'ouvrir, parce que si on s'enferme simplement sur les cours magistraux, on ne fait rien. Moi j'ai croisé des mecs qui étaient en DESS, qui n'avaient jamais travaillé, même un petit boulot, qui ne connaissaient pas l'entreprise. Alors travailler l'été tout ça, c'est important... C'est financier, mais ça permet aussi de voir comment fonctionne une entreprise, comment on peut se positionner en tant que salarié. » (homme, 41 ans, bac B, maîtrise AES en 1994, DESS Gestion des entreprises de l'économie sociale, directeur d'un établissement pour adultes handicapés).

« Si on fait des études en AES, c'est important de travailler au moins l'été pour être le plus en contact possible avec le marché du travail ». (femme, 49 ans, Bac B, maîtrise AES en 1985, DESS direction des entreprises Agro-alimentaire à Rennes, conseillère à pôle emploi).

« Donc ce qu'il faut se dire c'est que pendant trois ans on doit se donner à fond, le temps passe vite et il faut beaucoup travailler. C'est comme dans toutes les formations, pour réussir il faut se donner des moyens. Moins on travaille, plus les années d'études se rallongent et il ne faut pas avoir peur de dire qu'on n'y arrive pas et de changer s'il le faut. Comme je vous disais on n'était pas proches des enseignants. Parfois on n'a pas forcément de soutien sur des matières mais il y a la B.U. pour nous aider à améliorer notre travail. Je pense que s'il y a des matières où l'on bloque, il ne faut pas hésiter à demander de l'aide à des personnes qui sont compétentes. » (femme, 25 ans, bac STG, licence d'AES, concours SNCF, agent de contrôle SNCF).

« C'est avoir assez rapidement une idée de ce que l'on a envie de faire, même si c'est extrêmement difficile. Je pense que les stages sont les meilleures choses à faire. » (femme, 32 ans, bac STT, licence AES en 2005, master RH, gestionnaire paie et administration du personnel, assurance).

Profiter des échanges Erasmus

« Ce qu'il faut faire ? Profiter de l'échange Erasmus, partir à l'étranger, ne pas rester assis sur les bancs de la Fac à Brest. Il n'y a rien de plus enrichissant. 9 mois en échange comme ça dans un pays étranger, on fait vraiment d'énormes rencontres. C'est un des conseils que je donnerai encore si je devais retourner à la Fac, si on devait me demander... ce souvenir d'AES c'est : partez à l'étranger ! Partez, partez, partez ! » (homme, 47 ans, bac E, DUT génie électrique, 9 ans dans une entreprise, reprise d'études en 1996, licence d'AES puis concours professorat des écoles, formation bilingue, professeur des écoles dans une école Diwan).

« Et puis surtout aussi, si on a sa licence au bout de 3 ans c'est bien mais si on l'a au bout de 4 ou 5 ans ce n'est pas si grave que ça parce que c'est un moment important de la vie où on acquiert de la culture, où on fréquente énormément de personnes. Il faut même pas hésiter peut être même à faire un break et puis partir à l'étranger, améliorer ses langues étrangères et revenir pour obtenir ses diplômes. » (homme, 48 ans, bac B, maîtrise d'AES en 1991, professeur de gestion dans un BTS, établissement privé).

Aimer ce que l'on fait

« Il faut aimer ce que l'on voit, si en économie, en droit ça donne des boutons, il faut arrêter et partir autre part et si on aime, c'est plus facile pour comprendre. Y'a pas forcément de conseil à donner c'est, est-ce que tu te sens bien là-dedans et dans ce cas-là il faut foncer, mais il ne faut pas s'embêter.(...) Que ce soit une fac de staps ou une fac de lettres peu importe on voit si le cursus convient ou pas mais si il convient pas, il faut pas insister en fait. » (homme, 35 ans, bac STI, licence AES en 2004, master 1 dynamiques européennes des administrations et des entreprises, chargé de développement, chambre des métiers et de l'artisanat du Finistère).



.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....



Faculté de Droit,
Économie,
Gestion et AES
12, rue de Kergoat
CS 93837
29238 Brest Cedex 3

CONTACTS

Bénédicte HAVARD-DUCLOS, *Maître de conférences UBO*
T +33 (0)2 98 01 67 33 · benedicte.havard-duclos@univ-brest.fr

Dominique TAYLOR, *Secrétariat pédagogique de la Licence AES*
T +33 (0)2 98 01 67 60 · secretariat-droit@univ-brest.fr

Marie-Claire BRIANT, *Chargée de communication*
T +33 (0)2 98 01 60 42 · marie-claire.briant@univ-brest.fr

www.univ-brest.fr/ufr-droit-economie